Camila SOSA VILLADA

JE SUIS UNE IDIOTE DE T'AIMER

Traduction de l'espagnol (Argentine)
par Laura Alcoba

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2026

Je suis une idiote de t'aimer*

C'était une beauté. Et vous direz : comment une vieille pute, noire, alcoolique, édentée, ancienne taularde, héroïnomane, déglinguée, pourrait-elle être une beauté ? Ah, dirai-je… des vieilles putes de cette espèce, nous en avons connu beaucoup, et qui étaient aussi des *ladies* magnifiques, bien sûr, il y a des milliers de femmes comme ça, mais jamais d'aussi belles que Billie. Deux filles comme nous, vous savez bien, "deux filles tellement spéciales", comme nous avions l'habitude de dire aux garçons qui nous interrogeaient à propos de notre entrejambe, filles la nuit et timides pédés le jour, nous n'avions pas trop l'occasion de connaître un autre type de femme. Les vieilles putes édentées, rieuses et mordantes comme du piment habanero étaient nos amies, c'étaient les filles que nous voyions au quotidien ; nous les coiffions gratuitement, nous les maquillions gratuitement, nous leur prodiguions des conseils côté cœur, côté cheveux et côté cul, et nous les prenions dans nos bras avec affection. Nous attendions le départ de la dernière cliente du salon de beauté pour faire entrer toutes les démunies, les mères célibataires, les veuves, qui avaient besoin de nos mains pour consacrer un court moment à leur beauté. Peu importait notre degré de fatigue, à mon amie et à moi, nous qui sommes, comme on dit, les

* *Note de l'autrice* : Il est recommandé à présent d'écouter *Lady in Satin*, du début jusqu'à la fin de l'album, en étant seul(e) dans une chambre.

protagonistes de cette histoire. Ensuite nous fermions la boutique (on nous faisait confiance et on avait la clé), et ni vu ni connu.

On débordait de tempérament et d'énergie pour sauver de la laideur et de l'abandon ces femmes dissolues. Des personnes convenables, grâce à la Très Sainte Vierge de Guadalupe qui nous protège, nous en avons très peu connu. Et ce n'est pas que nous étions loin d'être convenables, au fond nous étions des gamines ingénues, comme si nos péchés ne nous protégeaient pas de l'innocence. Mais l'occasion de rencontrer des femmes ou des hommes convenables ne se présentait pas. Les personnes aussi disciplinées, aussi obéissantes, ne croisaient pas notre chemin. Pour échapper à la misère, les dames convenables acceptaient toutes les injonctions, toutes les offenses et les conflits des familles auxquelles elles étaient obligées d'appartenir. Parfois nous les coiffions et on sentait dans leur cuir chevelu cette rancœur ammoniacale qui venait de ce qu'elles ne pouvaient pas renoncer aux colliers de perles authentiques accrochés à leur cou, des perles lourdes comme des fers. Les Goldman, les Rosemblat, les York, ces femmes étaient très ennuyeuses et, dans les rares occasions où elles nous croisaient, elles nous regardaient avec énormément de méfiance. Quand nous les coiffions, elles tenaient leurs sacs contre leurs poitrines maigrelettes comme si nous étions capables de garder des affaires qui ne sont pas à nous. Parfois j'avais envie de leur dire : "Écoutez, madame, moi, la seule chose que je pourrais vous chiper, c'est votre mari."

Puis je me disais que ces cons-là étaient quand même bien moches, alors ma contrariété se dissipait. Mais c'est qu'on a peur de nous sans raison. Surtout ces femmes-là. Bon, non, je me corrige, en réalité, tout le monde nous craint ou nous déteste, je ne vais pas vous mentir. On ne peut pas dire que la haine soit le fait des dames de la

bonne société de New York, pas du tout, la haine qu'on nous porte est patrimoine de l'humanité.

Billie, en revanche, ne nous regardait pas avec crainte. C'était un amour. Un amour, vraiment. Et à vrai dire, la grande dame de la société, c'était elle. Elle disait "chérie", "douceur", "amour", "cœur", elle utilisait tous ces mots pour s'adresser à nous. C'était à vous tirer les larmes des yeux.

Ava est l'autre protagoniste de cette histoire. Mon amie, ma sœur, mon associée côté ciseaux et bigoudis (elle avait pris ce nom en l'honneur d'Ava Gardner, inutile que je le précise). Nous nous sommes connues de la même manière que nous avons connu Billie. Dans un fumoir de Harlem, une nuit d'hiver amerloque. L'éclat de la demoiselle a étincelé dans nos pupilles au premier regard et, depuis, nous ne nous sommes jamais séparées. Ava pleurait toujours lorsque Billie lui caressait les cheveux et lui disait avec sa voix tellement cassée et cette haleine redoutable d'alcool et de tabac qu'un jour tout va s'arranger, ma chérie, le monde va changer, mon cœur. C'était fou, car elle le disait avec une telle conviction que ça semblait vrai. Comme nous, elle savait bien qu'il y avait beaucoup de choses à améliorer dans ce monde, qu'il y avait beaucoup à faire, beaucoup de choses à changer. Que ce n'était pas simple. Mais elle mentait pour nous faire plaisir et ça, c'était mieux que l'amour.

Comment nous l'avons connue ? C'est une de ces histoires qui te font croire que tu as un avenir, quelque chose qui t'est réservé de manière exclusive, comme les empreintes digitales. Un destin, disait Ava, le fait de l'avoir rencontrée faisait partie de notre destin. Nous venions de Mexico, mais malgré ça nous allions souvent à Harlem. Nous aimions nous y rendre la nuit ou lorsque le jour déclinait car alors la barbe se cache mieux sous le maquillage, mais aussi parce que dans les fumoirs on tombait sur des Noirs qui avaient entre les jambes des

paquets qui étaient des trésors de milliers de carats. On pensait à ce que valaient les paquets des Noirs, aux rubis, aux émeraudes, aux perles qu'on pouvait trouver en ouvrant leurs braguettes qui étaient comme des coffres, comme des bahuts fermés à double tour et bon… je ne veux pas être grossière et encore moins formuler une évidence en explicitant ce que nous allions réellement chercher à Harlem.

Avec Ava nous avions appris que les scrupules à l'égard des pédés et des trans s'évanouissaient chez les hommes lorsqu'ils fumaient de la marihuana ou qu'ils abusaient du rhum. Ils disaient tous non, non, non, jamais avec des trans, jusqu'à ce qu'il soit trois ou quatre heures du matin et que les femmes partent avec les Blancs. Alors là, oui, ils nous adressaient un signal presque invisible que nous étions les seules à comprendre pour que nous les suivions dans une ruelle ou qu'on les emmène dans notre appartement.

Nous en avons conduit, des Noirs aux trésors somptueux, jusqu'à notre maison sur deux étages, administrée par la Noire qui nous gâtait, Mamma Mercy, la Noire de nos cœurs. C'était une grosse femme massive à qui il manquait l'index de la main gauche. Elle l'avait tranché sans faire exprès en coupant des citrouilles pour Halloween chez des bourges de Manhattan. Ils l'ont mise dehors, la main enveloppée dans un foulard qui contenait difficilement l'hémorragie, son doigt dans un sac en plastique, et ils ne lui ont plus jamais ouvert la porte. Alors elle a décidé de s'installer au rez-de-chaussée de son domicile et de louer le premier étage à des jeunes filles. Mais elle n'a pas eu de chance car les jeunes filles se tiraient au milieu de la nuit alors qu'elles lui devaient deux, trois, cinq mois de loyer. Mamma Mercy était généreuse et elle n'avait jamais recours à la force brute, elle ne faisait jamais appel à des hommes de main pour avoir ce qui lui revenait, de sorte qu'elle se

faisait toujours arnaquer, la pauvre. Ava et moi sommes arrivées devant sa porte à la suite d'une annonce vue à la vitrine d'une pharmacie. Nous lui avons dit que nous avions du travail comme esthéticiennes dans un salon de beauté de Manhattan ; elle nous a fait entrer et nous nous sommes immédiatement senties comme à la maison.

– Deux pédés perdus à New York ! s'est-elle écriée le jour où nous nous sommes installées à l'étage, où nous avions une salle de bains privée avec baignoire et des fenêtres qui donnaient sur une cour intérieure où trônait un noyer.

Oh ! Mamma Mercy ! Je suis prête à parier mes jolis yeux d'Indienne que vous n'avez jamais goûté de meilleurs ragoûts que ceux que préparait Mamma Mercy.

En termes de passions, Ava avait toujours plus de chance que moi. Les gens pensaient qu'elle était idiote car elle ne parlait presque pas et il fallait toujours l'appeler deux ou trois fois avant qu'elle remarque quelqu'un. Au début, moi aussi j'ai pensé qu'elle n'était pas aidée, la pauvre. Une pédale si jolie et silencieuse, qui passait son temps à dire pardon et à demander l'autorisation pour tout et n'importe quoi, avec des doigts longs et fins qui ressemblaient à des aiguilles à tricoter. Plus tard j'ai compris qu'elle était loin d'être idiote. Elle avait appris à se déconnecter de ce monde et à se protéger à l'intérieur d'elle-même comme s'il s'agissait d'un palais. La seule chose qui la maintenait dans les affaires terrestres était sa beauté. Toutes ces générations de Teutons qui la précédaient et qui lui avaient légué les yeux les plus bleus au monde lui assuraient de bons amants. Une trans comme ça, avec des yeux si clairs et la peau plus blanche que le lait que nous prenions au petit-déjeuner pouvait tout avoir en termes d'hommes.

– Approche-toi, ma blondinette, lui disaient les Latinos qu'on croisait, en lui léchant presque les oreilles,

mais elle ne les écoutait pas, elle déambulait dans des salons à l'intérieur d'elle-même.

Moi je suis une fille petite et trapue, qui a aimé et aime encore un peu trop le pain. Mon seul avantage dans le fait de m'habiller en femme c'est que je n'ai presque pas de poils, nulle part. Héritage indien, je suppose. Mais je n'ai jamais été une beauté, loin de là. Et les hommes se chargeaient de me le faire savoir.

Parfois, je faisais semblant de dormir après être rentrée des fumoirs de Harlem, seule comme une chienne. Ava entrait dans la chambre avec un Noir à la peau lustrée, un type disons d'un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et elle installait le paravent en bois pour avoir de l'intimité. Nos perruques (de cheveux naturels, bien sûr) étaient posées sur la commode sur des têtes de mannequins et nos robes étaient toutes cachées entre le cadre du lit et le matelas. Parfois, le Noir en question remarquait qu'il y avait quelqu'un derrière le paravent, car je toussais sans faire exprès ou bien je me retournais dans les draps rêches. Ils étaient tellement soûls que j'aurais pu être en train de taper à la machine, pour eux ça aurait été la même chose. Mais, parfois, le Noir qui remarquait ma présence de l'autre côté du paravent reculait dans l'érection de son trésor, et il disait :

– Qui est là ?

– C'est ma sœur, répondait-elle.

– Pourquoi tu la réveilles pas pour qu'elle nous tienne compagnie ?

– Elle dort. La dérange pas, disait Ava, qui était mesquine avec ses Noirs et ne les prêtait jamais.

Et quand le Noir enlevait sa chemise, je pouvais respirer tous les secrets qui s'échappaient de sa peau, ce chocolat plus savoureux encore que celui que faisait ma grand-mère, qui a été comme ma mère, qu'elle repose en paix, et quand Ava lui enlevait le pantalon à une vitesse étonnante, je respirais également toutes les

odeurs qui sortaient de là-dessous. Ava était très propre. Elle l'emmenait jusqu'à la commode où se trouvaient les perruques et dans une petite bassine elle récupérait de l'eau à l'aide d'une main et frottait les couilles du Noir du moment avec un petit peu de savon jusqu'à ce que ça mousse et que le trésor de rubis et de pistoles acquière plus de volume encore au point de devenir une épée qu'elle s'enfonçait tout entière dans la bouche. Comme un fakir, sans sourciller ni verser une larme. Et quand on la pénétrait dans le lit, j'entendais comme elle demandait, s'il vous plaît, qu'on ne la fasse pas crier.

Quand elle disait cela, les Noirs la pénétraient avec plus de force encore mais elle, la douleur lui était égale. Et moi je sentais comment mon entrejambe, qui n'était pas un trésor, devenait de plus en plus dur, et je me détestais à cause de ça, parce que moi, je détestais ma bite presque autant que je me détestais moi-même.

Mais ça c'était avant, avant Billie. Avant de la connaître, un sentiment qui ressemble un peu à ça était logé en moi. Quand j'allais pisser, je regardais mon entrejambe et je pensais : je te déteste, je te déteste tellement, toute ma tristesse, c'est par ta faute. Je te déteste tellement que je pourrais te couper avec un sécateur. Maintenant, je ne le traite plus comme ça. Il m'arrive même parfois, lorsque j'enlève mes vêtements et que je vois ma bite qui pend, que je lui dise je t'aime, je te pardonne, je n'ai pas voulu dire tout ça.

Je vous ai déjà dit mon nom ? Non, je ne vous l'ai pas dit. Je m'appelle María, comme ma grand-mère. Qui en réalité a toujours été ma mère, parce que c'est la femme qui m'a élevée et m'a prise par la main pour aller voir les feux d'artifice du nouvel an à environ trois kilomètres du Zócalo, dans la Colonie San Rafael, là où j'ai grandi. Ma mère s'est mariée avec un gringo quand j'avais douze ans, elle est partie vivre en Californie en me promettant

de revenir me chercher l'année suivante, mais nous ne l'avons plus jamais revue. J'ai vécu avec ma grand-mère jusqu'à mes dix-sept ans. Un jour je lui ai apporté le petit-déjeuner au lit et je l'ai retrouvée morte, avec sur le visage l'air béat de ceux qui meurent dans leur sommeil. J'ai pensé que c'était une mort très juste. Et cette idée m'a occupée suffisamment pour que je ne verse même pas une larme.

Plus rien ne m'attachait au Mexique, alors j'ai vendu le peu que nous possédions ; j'ai eu des amours pour quelques pesos avec tous les hommes partants que j'ai trouvés sur mon chemin jusqu'à ce que j'économise l'argent nécessaire pour le billet d'avion et j'ai fini à New York à travailler comme apprentie dans les salons de coiffure de Harlem.

Mon premier grand maître a été un homo portoricain qu'on appelait Toucan car il avait un nez énorme et crochu et parce qu'il virevoltait autour de la tête des clientes en agitant les bras comme une grande oiselle hystérique. Il avait une clientèle élégante et choisie, le club des dames très friquées qui ne se faisaient couper les cheveux que par une pédale comme lui.

– Tu peux coiffer mille stars. Tu peux t'occuper des cheveux de n'importe quelle vedette de cinéma, rendre jolie n'importe laquelle d'entre elles. Mais on n'apprend à être coiffeur qu'avec les cheveux des Noires – c'est ce qu'il disait. Il en faut pour lisser ces cheveux-là, des frisottis tellement rebelles qu'ils résistent même aux larmes. On apprend vraiment l'art de la coiffure en posant des bigoudis aux Noires, parce que travailler ces cheveux-là, qui sont très, mais alors très frisés, c'est comme travailler avec l'impossible en ce bas monde.

Toucan ne m'a pas seulement appris à être une bonne coiffeuse. Il m'a appris à gagner l'affection des clientes grâce à mes grelots, toujours comme un serpent à plumes autour de leurs têtes qui n'avaient que trois misérables

cheveux. Il m'a appris à me faire de bons pourboires et à survivre à la pression new-yorkaise avec un sourire, en me montrant toujours sympathique avec *tutto il mondo*. Et il m'a appris comment être homo et ne pas perdre la vie en essayant de l'être au pays des gringos. Je pense à lui et aussitôt je deviens sentimentale. Les tristes révérences que j'ai faites au monde pour ne pas me faire trucider, les heures à saigner à un coin de rue après m'être pris une raclée, les douleurs d'un Latino ici, sur la Terre promise, vous pouvez les imaginer, pourtant ce n'est pas comme vous l'imaginez. Tout cela appartient à un passé dont je dis qu'il est mort, bien mort dans un recoin de mon cœur. Et puis il y a la vie chez Mamma Mercy, ou la vie avec Ava, ou la vie avec Billie.

Comme je suis latino, les Noirs ne faisaient pas trop attention à moi à la lumière du jour. Et comme j'étais en simple mec, on me regardait comme un mec de plus. Les Noirs et les Latinos, à l'époque, nous étions tous la même merde. Nous devions nous cacher et nous protéger entre nous comme une confrérie, je crois que c'est pour ça que je n'attirais pas leur attention. Ni ma peau, ni mes traits, ni mes yeux venus de Guadalajara, hérités de ma très sainte grand-mère. Mais qui pourrait les juger pour ça. Les Noirs voulaient migrer, connaître d'autres peaux, voir leur peau contraster avec celles des blanches. Et c'est pour ça que je n'avais pas autant de chance qu'Ava.

Pauvre petite María, sans amour, sans tendresse, nous la jetterons dans la rue pour qu'elle vive son malheur…

Les fumoirs ont toujours été un coin de ciel. Tu pouvais trouver là toute une faune sauvage et en danger d'extinction, ces gens-là, tu ne les croisais pas dans la rue ni dans les bars de jazz, encore moins à la lumière du jour. Des Noirs, des trans, des putes, des pédés, des hommes sans jambes ou sans bras qui revenaient de la guerre, des grosses éléphantesques, des nains, des Orientaux.

Tu te sentais comme à la maison. Et, au milieu de tout ce qui se passait là, ce qu'il y avait de mieux, c'est que les Blancs y étaient des étrangers. Pour la première fois, les Blancs évoluaient avec respect. Dans les fumoirs, ils ne se croyaient pas mieux que les autres, comme ils le faisaient le reste du temps. Les Blancs des fumoirs de marihuana de Harlem n'étaient les propriétaires de rien du tout, et ils craignaient toujours que les Noirs leur cassent la gueule. Plus d'une fois, ils quittaient les lieux avec une balafre sur le visage ou sans un centime en poche. De tous temps il y a eu des snobs et il y en avait là aussi. Les écrivains blancs, les comédiennes de Broadway, quelques hommes politiques allaient à Harlem pour écouter du jazz et ils se perdaient dans notre enfer dénué de points cardinaux, de ciel, de sol.

Nous n'aimions pas trop le jazz, à quoi bon mentir. *Very boring*, mon cœur ! Je crois qu'au fond nous étions bêtes. Cette musique impossible à chantonner, ces biripboudoudourabap, ces trompettes qui te donnaient mal à la tête. Non, ce n'était pas de la musique pour nous, ou du moins pour moi, qui venais de l'univers des rancheras, des corridos et des boléros. De la musique qui venait de la chaleur. Mais nous aimions les Noirs qui jouaient des instruments, comme les mafieux noirs qui allaient écouter nuit après nuit ces sons du diable. *Tourourou*, *dabada*, *piripiriparadabdiriba*. Puis, nous avons fait sa connaissance et cette musique qui nous semblait étrangère et difficile à chanter nous est devenue familière, elle me semblait aussi jolie que les chansons que chantait ma grand-mère quand elle moulait du café. Soudain, nous l'avons aimée. Pas tout le jazz, mais elle, oui.

Une nuit, nous sommes allées dans un fumoir avec Ava, à l'étage d'une maison du centre de Harlem. C'était la première fois que nous nous rendions à cet endroit.